

La longue aventure de l'interprétation et de la traduction

Jean-Paul Audet

Volume 15, Number 1, mars 1970

La traduction religieuse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001919ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001919ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Audet, J.-P. (1970). La longue aventure de l'interprétation et de la traduction. *Meta*, 15(1), 30–34. <https://doi.org/10.7202/001919ar>

La longue aventure de l'interprétation et de la traduction

Nous ne sommes évidemment pas les premiers à nous heurter au vaste phénomène de la différenciation des langues. Nous ne serons certainement pas non plus les derniers. La langue universelle demeure une utopie. Une utopie utile, en un sens, mais une utopie. Séparés, divisés même jusque dans nos moyens de communication les plus fondamentaux, nous entretenons le rêve tenace de l'unité. Regardant vers l'avenir, nous souhaiterions voir se dessiner devant la parole humaine un réseau de routes un peu moins enchevêtré. Il existe bien déjà quelques voies plus largement tracées : l'anglais, l'espagnol, le français, l'arabe, le russe, le chinois, etc. Mais de chaque côté de ces grandes artères des langues de civilisation, croisant même celles-ci à tout moment et en tous sens, c'est encore le vieux régime du petit chemin de campagne ou de forêt, de la simple piste, souvent aussi de l'étroit sentier.

Tel est notre héritage. L'utopie la plus « rationnelle », la volonté de domination la plus décidée, la technique la plus englobante (presse, radio, télévision) ne réussiront pas à modifier son aménagement et son exploitation en un jour. Traducteurs et interprètes peuvent être tranquilles : ils ont encore devant eux une longue carrière, avec un immense effort à fournir, d'innombrables difficultés à résoudre, et l'espoir depuis longtemps établi de rendre un indispensable service à la grande famille humaine.

De nombreuses langues, un seul langage — Car, malgré le foisonnement des formes qu'il a pu revêtir à travers l'espace et le temps notre héritage linguistique est un. Il appartient en propre à notre espèce, dont il constitue l'un des trésors les plus précieux, lentement formé, depuis le seuil de l'hominisation, tout au long de la préhistoire, de façon à rejoindre, par transmission ininterrompue, jusqu'au plus déshérité des enfants qui naissent aujourd'hui parmi nous. Peut-être n'est-il pas inopportun de rappeler ces choses, devant certaines oppositions et certaines luttes, de peur que les arbres, une fois de plus, ne nous cachent la forêt. Des centaines, des milliers de langues, donc, mais un unique langage.

Voilà bien pourquoi toutes les langues, sauf nuances, sont « convertibles »

les unes dans les autres. Cette convertibilité native est le fondement de l'interprétation et de la traduction. Plus décisif encore : toutes les langues sont interfécondes, dans l'ordre de la culture, comme le sont, du point de vue biologique, tous les groupes humains qui occupent en ce moment la surface de la terre. Toutes les langues peuvent engendrer du neuf les unes dans les autres. Pour prendre des exemples très simples, sur le plan du vocabulaire : « magasin » vient de l'arabe *makhâzin*, pluriel de *makhzin*, lieu de dépôt, bureau, etc., par l'intermédiaire de l'italien *magazzino* (XIV^e-XV^e siècle); « pyjama » vient de l'hindoustani *pâê-jâma*, vêtement (*jâma*) de jambes (*pâê*), par l'intermédiaire de l'anglais *pyjamas*, ou *pajamas* (XIX^e siècle); « budget » vient de l'anglais *budget*, qui avait lui-même d'abord emprunté le mot à l'ancien français *bougette*, petit sac de cuir qu'on emporte en voyage, souvent utilisé comme bourse (XVIII^e siècle). L'histoire des langues connaît bien ces phénomènes d'emprunts et de croisements : ils fourmillent, et beaucoup plus qu'il ne paraît souvent à première vue. En ce sens, il n'existe pas aujourd'hui de langues pures, pas plus d'ailleurs que de « races » pures.

À son tour, il va sans dire, le croisement linguistique, sous quelque forme qu'on l'envisage, témoigne de deux autres phénomènes fondamentaux : la rencontre et la communication. À ce propos, on aimerait savoir quelle fut l'impression dominante des hommes de la lointaine préhistoire — pour ne pas remonter trop haut, mettons : le néolithique — lorsque le hasard des déplacements et des rapprochements de toutes sortes les amena à constater que leur dispersion antérieure avait rendu leurs parlers respectifs impénétrables les uns aux autres. Personne, on le pense bien ne s'est en ce temps-là soucié de nous transmettre cette impression. Au reste, même si on eût voulu le faire, on n'en aurait probablement pas eu le moyen, puisque l'écriture n'était pas encore inventée.

La Tour de Babel — À défaut de cette impression directe, il nous reste à nous tourner vers le mythe. À vrai dire, nous n'y perdons rien. Au contraire ! On l'aura deviné, je fais allusion au vieux récit de la Tour de Babel (Gen. 2, 1-9). Inutile d'ajouter que ce récit ne remonte pas à la préhistoire. De notre point de vue, il possède déjà, cependant, un âge assez vénérable. Si l'on tient compte de ses sources orales, on pourra, en effet, penser avec vraisemblance qu'il témoigne d'interrogations qui devaient avoir cours, au moins dans certains groupes de l'Asie antérieure, durant la seconde moitié du deuxième millénaire.

Or, ce qu'il est très intéressant d'observer, quand on lit ce récit, c'est l'étonnement manifesté par le narrateur — et donc, aussi bien, par la tradition qu'il représente — devant le fait brut de la multiplicité et de la diversité des langues. À quoi attribuer une telle situation, considérée d'emblée comme défavorable ? À vrai dire, notre vieux conteur ne le sait trop. Mais il a du moins le mérite de s'interroger fort sérieusement : ce qui n'est pas du tout négligeable. À le lire, on a même le sentiment qu'il avait sous la main une première explication, vers laquelle il inclinait peut-être, à certains moments, dans le secret de son esprit. Cette explication est celle qui aurait fait remonter le phénomène de la multiplicité et de la diversité des langues au phénomène, également constaté, et considéré lui aussi comme défavorable, de la dispersion et de l'éloignement des habitats.

Il faut avouer que cette première explication nous aurait paru à nous, si nous avions été là, — mais nous n'y étions pas ! une excellente voie de recherche. Mais, de toute façon, notre narrateur n'a pas voulu s'y engager. Ajoutons, pour être juste, que les moyens d'exploration dont il disposait, ne l'invitaient pas à emprunter cette route, où il se serait embarrassé dès les premiers pas. Au fond, le narrateur de la Genèse est hanté par une autre idée, à ses yeux beaucoup plus éclairante : celle de l'unité originelle du langage. « Tout le monde, commence-t-il par déclarer, se servait (alors) de la même langue et des mêmes mots » pour parler des mêmes choses. Dans cette ligne, la multiplicité linguistique devait forcément apparaître comme une acquisition pour le moins ambiguë : ce en quoi, faut-il le dire, notre narrateur ne se trompait pas entièrement. La différenciation linguistique, si précieuse à tant d'égards, inévitable d'ailleurs, a coûté très cher à notre humanité : c'est un fait. On ne peut blâmer le narrateur qui nous a laissé le récit de la Tour de Babel dans l'état où nous le connaissons, d'avoir rêvé un moment avec mélancolie — pour lui, à vrai dire, il s'agissait plutôt d'une nostalgie — à un meilleur régime de la rencontre et de la communication entre les hommes. Dans le milieu et à l'époque, c'était sa manière à lui de protester contre une forme de division qu'il ne pouvait accepter comme normale. Incontestablement, il y avait là un grave problème.

Une solution pratique : traduction et interprétation — Pendant ce temps, ce même problème, d'autres s'appliquaient à le résoudre, en quelque sorte à ras de sol, par la double voie de l'interprétation et de la traduction. La solution pratique et immédiate apportait ici un utile contrepois à la recherche théorique dont témoigne, si noblement, le récit de la Tour de Babel. Encore aujourd'hui, nous ne faisons rien d'autre, en somme, sauf que nous disposons de beaucoup plus de moyens pour joindre ensemble les deux manières d'aborder la question.

Il ne serait pas exagéré de dire, en fait, que la culture de l'antiquité mésopotamienne, tout spécialement, a été une culture de traduction et d'interprétation : non certes, en ce sens qu'elle n'aurait rien produit d'original, tout au contraire, mais en ce sens qu'elle a réussi à assurer, d'une langue à l'autre, d'un foyer à l'autre et d'une époque à l'autre, sans interruption trop brusque, une abondante circulation de ce qu'elle avait créé de plus durable et de plus fécond. Le fait est d'autant plus remarquable qu'il va, dans le temps, de l'aube de l'histoire (vers 3500) au début de l'époque alexandrine (fin du IV^e siècle avant notre ère), et même au-delà, et qu'il occupe à certains moments, dans l'espace, tout l'arc de cercle qui s'étend de la vallée inférieure du Tigre et de l'Euphrate au plateau central de la Turquie actuelle.

Dans cet extraordinaire creuset, dont les principaux foyers ont porté tour à tour les noms prestigieux d'Ur, de Babylone et de Ninive, que d'échanges et de fusions déjà en ces temps reculés ! L'art du traducteur et de l'interprète a été, semble-t-il, l'instrument privilégié de cette mise en circulation des valeurs anciennes et nouvelles. On a beaucoup traduit, dans la Mésopotamie ancienne : non seulement des correspondances officielles et des traités, cela va de soi, mais encore des ouvrages scientifiques et techniques, des recueils de coutumes et de lois, des listes dynastiques et des éléments d'histoire, des formulaires de magie, d'incantation et de divination, des rituels, des œuvres plus proprement littéraires tels que

mythes, légendes et poèmes épiques. Pour arriver à ce résultat, les scribes de Sumer et d'Akkad ont créé de bonne heure cet indispensable outil du traducteur qu'est le glossaire, bilingue ou trilingue, notant au passage la lecture phonétique du signe de l'écriture et son nom, marquant par un synonyme ou une brève définition le sens particulier de l'équivalent akkadien d'un mot sumérien, poussant la précision technique jusqu'à tenir compte des différences dialectales à l'intérieur du sumérien lui-même (*emesal-emeku*), ou, plus tard, entre l'assyrien et le babylonien.

L'épopée de Gilgamesh — Nous possédons un bon exemple de ce brassage culturel, opéré en premier lieu par voie de traduction, dans la longue fortune littéraire de l'épopée de Gilgamesh. Le sujet principal est la quête de l'immortalité. Gilgamesh n'obtiendra pas finalement la « vie » qu'il cherche, mais il se méritera un nom impérissable parmi les héros des grandes aventures. Inlassablement, durant deux millénaires peut-être, les scribes ont copié et traduit ce poème. Les fouilles nous en ont rendu, au cours de ce dernier siècle, des fragments d'importance variable, et cela, dans la plupart des langues de l'aire de diffusion de la culture mésopotamienne antique : sumérien, babylonien, assyrien, hittite et hourrite. On saisit, par cet exemple, ce que nous voulions dire lorsque, de notre point de vue, nous avons défini la culture de l'antiquité mésopotamienne comme une culture de traduction.

Des interprètes de métier — Nous avons moins parlé de l'interprétation parce que, de sa nature, celle-ci laisse peu de traces. Il n'y a pas de doute, cependant, que l'art de l'interprétation, voisin de celui du traducteur, a été largement pratiqué, d'une façon générale, dans le Proche et le Moyen-Orient anciens. Il répondait à une nécessité courante de l'administration, de la diplomatie, de la guerre et du commerce. De façon très significative, un fragment de cylindre de la bibliothèque d'Assurbanipal, roi d'Assyrie (VII^e siècle), nous relate l'étonnement éprouvé par le monarque devant un inconnu qui lui avait été amené, et pour lequel, nous est-il dit, chose inattendue, « on ne trouva aucun interprète de sa langue ».

Lorsque le grand échanson, messager de Sennachérib, se présenta sous les murs de Jérusalem, avec une forte troupe, au cours de la campagne militaire de 701, l'Assyrien choisit de s'exprimer en « langue judéenne » (hébreu) pour mieux impressionner les assiégés. Les représentants d'Ézéchias, parmi lesquels se trouve le héraut Yoah, supplient alors l'envoyé de Sennachérib de s'exprimer plutôt en araméen, pour éviter que la teneur de leurs échanges ne parvienne aux oreilles de tout le peuple. Ce chassé-croisé linguistique — trois langues : l'assyrien, l'hébreu et l'araméen — n'eût guère été pensable sans la présence, de part et d'autre, d'interprètes qualifiés. Le héraut Yoah remplissait vraisemblablement lui-même cette fonction pour le compte des porte-parole du roi de Juda (2 Rois 18, 17-27). Enfin, autre exemple, sensiblement plus ancien : désireux de dissimuler pour un temps sa véritable identité à ses frères, Joseph converse avec eux par le truchement d'un interprète de la cour d'Égypte (Gen. 42, 23).

Un traducteur à sa table de travail — Les traducteurs de cette haute époque sont, à ma connaissance, toujours anonymes, comme l'était d'ailleurs la majorité des œuvres littéraires elles-mêmes. Il est rare, au surplus, que les traducteurs

aient pris soin de nous faire part des circonstances de leur entreprise. Il y a pourtant une exception, relativement récente, il est vrai : c'est le prologue de la *Sagesse de Jésus ben Sira*, traduite de l'hébreu en grec par le petit-fils de l'auteur, vers 132 avant notre ère. Détail piquant : pour une fois que nous surprenons un traducteur aussi ancien à sa table de travail, usant ses yeux et son savoir en veilles prolongées, c'est pour l'entendre gémir, et s'excuser de l'imperfection du résultat à cause du manque général de correspondance entre l'hébreu et le grec (Eccli., prol., 15-35). Vieille difficulté, qui fera sans doute naître sur les lèvres de maint traducteur plus récent, et mieux outillé, un sourire d'affectueuse compréhension à l'adresse de cet amateur lointain, qui faisait simplement ce qu'il pouvait, avec des instruments qui seraient pour nous des moyens de fortune !

Je m'arrête sur cette image sympathique de gens du même métier qui se comprennent encore après tant de siècles. Dans l'histoire des échanges et des communications, l'interprétation et la traduction furent, à la vérité, une longue aventure. Il fallait, en ce temps-là, beaucoup de courage, de persévérance, de sagacité, et aussi une mémoire peu commune, pour la courir avec succès. Nos vieux traducteurs étaient d'honnêtes artisans, qui devaient le plus souvent suppléer au défaut de l'outillage par un surcroît de patience et d'ingéniosité. Les résultats de leurs efforts n'en furent pas moins remarquables. Notre héritage culturel serait certainement plus pauvre si tous les traducteurs anonymes du passé n'avaient, même à leur insu, sauvé de l'oubli tant de textes de toutes sortes dont les originaux ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

De cette longue aventure, j'ai seulement conté quelques brefs épisodes : ceux qui m'ont paru les plus révélateurs d'une situation commune. Avec le deuxième siècle avant notre ère commencent les traductions de la Bible hébraïque (*Septante*). Dans les siècles qui suivirent, ce livre prodigieux, augmenté du Nouveau Testament, devint le chantier de traduction le plus actif que l'antiquité ait connu. Autour de lui, des alphabets sont nés, des langues sont passées au stade de la transmission écrite, des littératures ont pris leur essor, des cultures ont trouvé, pour de longues périodes, l'axe principal de leur architecture la plus intime. On comprendra, cependant, que je ne puisse poursuivre cette histoire qui, à partir d'ici, deviendrait vite très complexe. Ce que j'en ai dit voulait, très simplement, ouvrir une fenêtre sur l'enfance d'un beau et difficile métier.

JEAN-PAUL AUDET